Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 29

Artikel: Le Dr Simius : [1ère partie]
Autor: H.W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-203534

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Veille-toi Modzon ! Tu la laisses passer ! Si tu le refais, tu vas voir c'te baffe.

— Fricasse ! Passe-me là !

Au bout de trois minutes un *goal* est à l'actif des *grands,* au grand désappointement des petits, qui jurent de se revenger.

— La deuxième partie bat son plein. Soudain, un nouveau venu, apprenti architecte, de 15 ans, survient comme une trombe, prend la balle et se cache. Les deux camps se regardent consternés. Gare la vengeance !

— On le « maquillera » quand y repassera par là ! chuchote-t-on.

— Non ! chopons-y son « galure ».

Mais Podzet, courageux, prononce :

— Si y n'était pas tant grand, vous verriez mon vieux !!! Enfin quand y « radinera » sautez-y tous dessus... par derrière. Sitôt chopé, bougez pas et tenez-le bien... Après... laissez-moi faire !

Sur ces paroles, il disparaît courant à toutes jambes.

Cependant le trouble-fête jugea que la farce avait assez duré. Il revint au milieu des joueurs et restitua la volumineuse paume en souriant béatement, croyant être très intéressant.

— Podzet ! Viens vite ! On le tient !

Solennel, celui-ci apportait à grand peine une *mître* d'eau.

Modzon, craignant qu'il n'y en eut pas assez, en apportait sa part dans sa « benne » de collégien « très toute neuve ».

Le « voleur » reçut toute la douche avec la résignation d'un musulman fataliste. L'adjonction de massages très violents eut seule le don de lui faire pousser quelques légers cris de douleurs. On laissa le pauvre personnage sur place, tandis que Podzet, satisfait, fier de son exploit, criait, autoritaire :

— A vot' place pour la troisième partie ! C'est moi que j' suis bec !

François de Servion.

En ce cas. — M. de *** ne voulait à son service aucune personne mariée. Un de ses domestiques enfreignit ses ordres et se maria secrètement. M. de *** l'apprit, mais, comme il tenait beaucoup à son serviteur, il feignit l'ignorance.

Un jour, cependant, qu'on le croyait en voyage, il rentre subitement et trouve son valet de chambre avec un gentil bambin sur les genoux.

— Qui est cet enfant? dit-il brusquement, fronçant le sourcil.

— Monsieur, c'est le neveu de mon frère.

Le maître, à cette adroite réponse, ne put retenir en sourire; mais reprenant son sérieux : « A la bonne heure ! » fait-il.

Dépit. — Une fillette de six ans racontait, l'autre jour, à son petit frère, qu'elle avait fait un rêve délicieux.

Elle avait rêvé qu'elle était chez un pâtissier et qu'elle mangeait à bouche que veux-tu des gâteaux de toute espèce, des meringues, des macarons, etc.

— Et moi, demande avec avidité le petit frère, est-ce que j'en mangeais aussi ?

— Non, tu n'y étais pas.

Et le bambin de laisser échapper un gros sanglot.

La lune élastique.

Il paraît que la lune n'est pas toujours de la même grosseur. Son diamètre diminue ou grandit, suivant qu'elle est au zénith ou bas sur l'horizon, tout comme une bulle de savon dont la grosseur augmente et diminue au gré du souffleur.

Qu'est-ce que cela signifie? Notre œil ne serait-il pas peut-être le jouet d'une illusion d'optique? C'est probable.

La question a été étudiée de très près par M. Ed Claparède, de Genève, dans les excellentes *Archives de psychologie* dont il est codirecteur. Et sa réponse est que le grossissement de la lune à l'horizon n'est ni une réalité ni une apparence. En effet, mesurez la lune au zénith, et mesurez-la à l'horizon : ses dimensions restent identiques. Photographiez-la au zénith et à l'horizon : le résultat est le même. S'il y a une différence, c'est que le diamètre vertical de la lune à l'horizon est légèrement rapetissé par la réfraction. Donc le grossissement de la lune à l'horizon n'est même pas une apparence : il n'existe que pour notre cerveau, et n'a pas d'existence pour les instruments d'optique. D'autre part, il est certain que nous la voyons plus grosse bien qu'à l'horizon elle soit à 60 rayons terrestres de distance, au lieu de 59 au zénith. On comprendrait qu'elle parût plus grosse en plein ciel, et c'est à l'horizon qu'elle semble telle.

A quoi tient ce paradoxe ?

Autant le dire tout de suite : on n'en sait rien. Et pourtant, depuis Aristote, nombreux sont ceux qui ont attaqué le problème.

On a invoqué la réfraction. Mais celle-ci produit l'effet inverse : elle rapetisse le diamètre vertical, d'où la forme elliptique, que chacun a remarquée, de la lune à l'horizon.

On a parlé de la dilatation pupillaire. L'astre étant moins lumineux à l'horizon, la pupille se dilaterait, d'où image rétinienne agrandie. Le malheur est que c'est le contraire qui se produirait : l'explication ne vaut rien.

Celle de la comparaison non plus; celle qui veut que la lune paraisse plus grosse, parce qu'à l'horizon elle apparaît derrière des objets terrestres de grandeur familière. Car regardez la lune à travers un tube qui isole l'astre des objets terrestres : l'effet reste le même. Regardez-la encore se levant ou couchant sur la mer, où il n'y a rien : c'est la même chose. Et regardez la lune derrière des cheminées, en plein ciel, ces nuits-ci : elle n'est nullement grossie par la comparaison.

Le serait-elle par le contraste? Le contraste qui ferait que sur un champ visuel limité, la lune semblerait plus grosse que sur le champ visuel fourni par le ciel entier quand elle est au zénith? Mais le champ visuel est le même dans les deux cas, dit Reimann : il a toujours la la même étendue.

Selon Gauss, c'est que les dimensions perçues avec le regard élevé sont sous-estimées. La lune paraîtrait plus grosse au zénith si on la regardait couché sur le dos. Mais rien n'est plus facile que de se mettre sur le dos et de considérer la lune dans cette attitude. Or, la lune ne paraît pas plus grosse pour cela.

Faut-il alors, avec Descartes et Malebranche déjà cités, conclure que la lune nous paraît plus grande à l'horizon parce qu'elle est jugée plus éloignée, en raison de ce qu'il « se trouve divers objets entre elle et nos yeux qui nous font mieux remarquer la distance » ? Mais la lune paraît, encore, plus grosse quand elle se lève sur la mer ou sur une plaine unie; et l'illusion subsiste quand on regarde la lune à travers un tube.

Invoquera-t-on la brume, fréquente à l'horizon? Mais le soleil ou la lune vus au zénith à travers la brume ne paraissent pas plus volumineux.

Alors, comment conclure? M. E. Claparède n'en sait rien. Aucune interprétation ne le satisfait pleinement.

Au total, l'hypothèse que préfèrerait M. Claparède est que nous surestimons les astres à l'horizon parce qu'ils semblent être des objets terrestres. Ils semblent tels parce qu'ils appartiennent alors à la zone terrestre et font l'effet d'objets inconnus qui ne sont pas immédiatement identifiés. M. Claparède, toutefois, n'est pas assuré de tenir la solution du problème.

En attendant, regardons donc la lune : c'est la saison de ce faire, et nos occupations n'ont pas toujours autant d'innocence.

Le flair. — Un aveugle et sa femme qui lui sert de guide, sont dans un square.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît.

Deux sous tombent d'une fenêtre.

La femme cherche, cherche et ne trouve rien.

Alors, l'aveugle impatienté, de grommeler entre ses dents :

— Tu ne les vois donc pas?... Là !... là !... à tes pieds.

Cruel. — Deux amoureux ont une vive altercation et se brouillent.

Lui, est chauve comme un vieux savant, bien qu'il soit tout jeune encore — le cas est fréquent de nos jours.

« Monsieur, lui écrit la demoiselle, en lui renvoyant les gages de leur liaison, permettez-moi de vous exprimer tous mes regrets de n'avoir pas de cheveux à vous renvoyer. »

Le Dr Simius.

I

Lectrices charmantes et lecteurs bénévoles, permettez au *Conteur* de vous transporter sur ses ailes joyeuses et vagabondes en plein pays bernois, au cœur même de ce doux Mittelland où les femmes portent encore avec une grâce accomplie leur beau costume des anciens temps. La matinée est radieuse, le soleil brille sur la campagne fleurie, et les oiseaux chantent l'amour dans les arbres feuillus.

Voyez cette vieille maison cachée sous la verdure, cette jolie vieille maison recouverte de bardeaux, avec sa galerie ajourée courant le long du premier étage et son large auvent qui s'avance à votre rencontre, familial et hospitalier.

— Personne, pensais-je hier soir, alors que l'immaculée Jungfrau rougissait sous le dernier baiser du soleil, personne n'aura l'idée de me venir chercher dans cette paisible retraite.

Hélas ! j'avais compté sans le Dr Simius. Tout à l'heure, tombé je ne sais d'où, cet homme néfaste est venu troubler ma solitude de son mouvement perpétuel. Vêtu d'une longue redingote et d'un pantalon d'une blancheur éblouissante, petit, maigre, le front très haut mais étroit, les cheveux rejetés en arrière, l'œil malin derrière ses lunettes, le nez fortement coloré, la bouche trop grande, la barbiche grisonnante, pointue et provocatrice, bavard et sans cesse agité, tel est *mon oncle*, le Dr Simius. Je dis mon oncle, parce qu'il veut que je sois son neveu. Et comme je lui prouvais d'une façon péremptoire qu'il n'appartenait pas à ma famille, il me prouva aussitôt et non moins péremptoirement que je me trompais, puisque nous avions un ancêtre commun : le père Adam.

— Je suis d'autant plus votre oncle que celle qui embellira le cours de votre existence est ma propre nièce, la toute gracieuse senorita Estrella. Il lui fallait un noble et...

— Laissez-moi donc tranquille, vieux radoteur ! lui criai-je. Je me moque de...

— Et je vous sacre chevalier, fit le Dr Simius en m'allongeant un coup de sa canne en travers des épaules.

Mais on nous appelait, la table était servie.

II

— Herr Professor, me dit en souriant Frau Schläferli, mon aimable hôtesse, j'ai cru bien faire de vous donner comme vis-à-vis der Herr Doktor, votre oncle; on a tant de choses à se raconter après une longue séparation.

— Je n'en dormais plus, dis-je ironiquement.

— C'est ce qui vous rendait si original, *mon neveu.*

Je constatai que nous étions plus nombreux qu'à l'ordinaire. On avait invité les notables de l'endroit avec femmes et enfants. Le docteur, très à l'aise, salua à la ronde, enleva sa redingote et s'assit sans vouloir se séparer de sa canne.

L'ahurissement que me causait *mon oncle* m'avait coupé l'appétit, mais ce dernier mangeait pour deux et buvait pour trois, ce qui lui gagna d'emblée la sympathie générale.

— Il faudra qu'Estrella, votre fiancée, s'habille à la mode du pays, remarqua le docteur en se tournant vers moi, ce costume bernois est charmant. Je me ferai faire également un complet comme en portent les hommes ici. La coupe me plaît; ce n'est ni la redingote, ni la queue d'hirondelle, et ce drap me paraît à toute épreuve.

Et d'un air connaisseur il tâtait et tirait les courtes basques de l'habit du syndic, son voisin, qui le laissait faire complaisamment. Puis, son examen terminé :

— Merci *Gelb-Füderl* *, dit-il.

Le bon visage du syndic prit une teinte cardinalesque.

— Vous froissez ce monsieur, m'écriai-je.

— Pas du tout. Il est simplement étonné que je sache son nom. C'est le valet de ferme qui me l'a fait connaître.

J'expliquai immédiatement la bévue involontaire du nouveau venu. Aussitôt ces messieurs, lésés au même titre, se précipitèrent sur le malheureux Hans qui disparut, rapide comme l'éclair. Les excuses du Dr Simius cordialement acceptées, le repas continua. Après la soupe consciencieusement paturée de *Knœpfli* pâteux, vint le *Spœck mit Zwetschgœ*, — du lard et des pruneaux. Ensuite ce fut le tour des pommes de terre bouillies que l'on mélange avec de la rhubarbe, puis de l'excellent fromage de l'Emmenthal. On apporta pour finir le *Strübli*, célèbre dans les annales gastronomiques du pays. C'est un beignet doré et fleurant bon, d'une seule pièce, enroulé sur lui-même comme un câble.

« A tout seigneur tout honneur », vous dit-on aimablement en vous présentant l'appétissante friandise, tandis que tous les regards se braquent sur vous. Mais le Strübli résiste victorieusement aux assauts réitérés de la cuiller, du couteau et de la fourchette. Celle-ci arrive bien à le piquer, mais non à le séparer; le couteau s'appuie vainement sur le Strübli qui roule, glisse, s'amincit... et l'on rit à vos dépens. Le docteur choisit un moyen pratique. Dévissant le pommeau de sa canne, il en tira une paire de ciseaux qu'il me tendit en disant :

— Vous couperez le câble quand je crierai : Ça y est.

Puis, autour de sa canne, il noua l'extrémité du beignet retenu sur la table par la main vigoureuse du syndic, et s'éloigna de quelques pas; mais le Strübli-caoutchouc tenait bon. Alors il s'avança jusqu'au fond de la salle longue de douze mètres trente-trois centimètres. Le beignet ne se rompant pas, mon oncle cria : « Ça y est ! » Je coupai, le docteur s'assit brusquement dans un bol de crême au chocolat placé sur un petit escabeau, et le Strübli, soudain détendu, s'en alla adhérer si fortement autour de la canne que nous ne pûmes l'en arracher.

Tout à coup, la petite Elseli, puis les autres enfants se mirent à pousser des cris assourdissants. Il y avait de quoi : tous les bambins étaient gratifiés subitement, qui au front, qui à la joue, au nez ou au menton, d'une guêpe, d'un scorpion, d'une araignée, d'un taon, voire même d'une punaise.

— Que personne ne bouge ! commanda mon oncle aux parents terrifiés. Tiens, dit-il en ôtant l'araignée du front d'Elseli, il vaut mieux que tu la manges que de l'avoir dans le plafond. Et toi, Hænsli, suce bien vite la bonne punaise, de peur qu'elle ne se gave de ton sang vermeil.

Et il mit ainsi successivement, avec des paroles de circonstance, les insectes dans la bouche — il disait la tire-lire — des petits qui se calmaient instantanément. Avant que les parents fussent revenus de leur stupeur, chacun de leurs rejetons savourait sa bête, et en réclamait une seconde.

— Meine Herren und Damen, pontifia le Dr Simius. *Utile dulci*. Plus intelligents que le chien léchant la main qui le frappe, vos héritiers, — le plus tard possible, ô parents fortunés ! — mangent la bête qui les a fait souffrir. Dans la partie évidée de ma canne comme un canon de fusil, j'ai placé, après les avoir dûment humectés, de petits bonbons en sucre coloré représentant des insectes. Je n'avais plus qu'à souffler pour qu'ils allassent se coller, en les piquant légèrement, sur la boîte raisonneuse, sinon raisonnable, de vos chérubins adorés. Ils ont dû mettre le prix à la possession légitime, le prix de la souffrance sans laquelle nous ne saurions apprécier le bonheur. Et les femmes, ces êtres divins, sont tellement convaincues de cet axiome, qu'elles font violence à leur douceur angélique pour taquiner et tarabuster leurs maris bien-aimés, afin qu'ils se rendent mieux compte du bonheur qu'elles donnent, qu'elles répandent, qu'elles prodiguent sans compter. Ah ! les femmes !... oh ! les enfants !... Croyez-en, messieurs, l'expérience d'un vieux célibataire. Oui, mes frères, hem ! et mes sœurs, hem ! hem ! je suis resté garçon; je me suis sacrifié depuis la cravate, — que n'est-ce la corde au cou ! — jusqu'à la pantoufle, dont aucune Omphale ne me souffleta jamais, je me suis immolé, pauvre et vaillant martyr, sur l'autel expiatoire du célibat.

Ah ! que je suis marri
De n'être point mari.

Hi ! hi ! hi... Atchi !...

Le docteur éternua, gloussa, renâcla un instant dans un vaste mouchoir de poche de soie noire; puis, se redressant, il but à la santé des respectables parents et dit d'une voix ferme :

— Maintenant, au tour des dames.

Et de sa canne, toujours inépuisable, il tira du pommeau une espèce de poulpe aux tentatules gonflées qu'il parut avaler avec satisfaction; trop vite, crûmes-nous, car il commença bientôt à tousser, puis il lança un mince jet qui atteignit Frau Schlæferli à la ceinture.

— Vous vous appelez Rose, vous en avez le parfum, dit mon oncle, sans s'émouvoir de son geste de dégoût.

— Tu vas te marier, Lisabethli, voici de la fleur d'oranger.

— A la petite mère qui se cache modestement, voilà de la violette.

— Du patchouli à la grosse musquée, là-bas.

Et chaque fois c'était un *psst* suivi d'un jet parfumé. Toutes en eurent, jusqu'à la cuisinière qu'il aspergea de vanille.

— Ça lui donnera l'idée de nous faire une nouvelle crême au chocolat, conclut notre hôte en retirant soigneusement de sa bouche son lance-parfum inédit.

Ces dames étaient ravies.

— N'y a-t-il rien pour nous ? demanda le syndic très amusé.

— Comment donc ! Garde à vous... fixe ! Ouvrez... tire-lire !

Prestement, mon oncle sarbacana dans la bouche grande ouverte de chacun des hommes une énorme chique de tabac.

— Repos. Vous pouvez le mâcher en toute confiance, c'est de l'extra pur, de la fleur de carotte des îles Louffock.

Et comme une querelle venait d'éclater dans la basse-cour, mon oncle ouvrit la fenêtre et jeta sa canne ornée du Strübli, tel une caducée, au milieu des volatiles qui se turent aussitôt et se mirent à le picorer avidement. H. W.

(*La fin au prochain numéro.*)

* Littéralement *cul-jaune*. C'est ainsi que certains malappris de la ville fédérale appellent les braves campagnards, faisant allusion à la couleur brun-jaune de leur vêtement.

Ah ! — Dans un de nos ports du Léman, un loueur de petits bateaux a baptisé l'une de ses embarcations du nom de Guillaume-Tell.

A l'arrière, on lit, en lettres rouges : *Guilom-Tell.*

— Pourquoi, demande un client, avez-vous ainsi défiguré ce nom ?

— Comment, défiguré ?

Sans doute, Guillaume-Tell ne s'écrit pas comme cela. Regardez un peu sur le bateau à vapeur qui porte ce nom et vous verrez comment il s'écrit :

— Oh !... mossieu... ce n'est pas le même.

Il y a une différence. — Un de nos négociants a, pour commissionnaire, un jeune homme peu compliqué et très myope. Il l'envoie chez un banquier pour toucher le montant d'un coupon.

— Eh bien, demande le patron, tu as fait ma commission ?

— Non, m'sieur. J'ai vu écrit sur la porte : « Toussez » ! J'ai toussé pendant vingt minutes au moins; on ne m'a jamais ouvert.

— Mais il n'y avait pas : « Toussez »; il y avait : « Poussez » imbécile !

— Pour ce qui est de « poussez », m'sieu, c'est bien possible, mais en tout cas il n'y avait pas « imbécile ». Il y avait « S. V. P. ».

Au bazar du Pinde. — Mme B*** promet depuis fort longtemps un pantin à son petit Théo.

Un soir elle est invitée avec lui à souper chez une amie.

Au nombre des convives, un jeune poète amateur, qui, au dessert, est naturellement pris d'un irrésistible besoin de dire « quelques » vers de sa composition.

Adossé à la cheminée, tantôt étendant le doigt d'un air menaçant, tantôt levant les bras au ciel, rejetant les cheveux en arrière d'un brusque mouvement de tête, roulant des yeux sinistres, le jeune inspiré produit un effet saisissant.

Théo, bouche bée, le regarde avec de grands yeux :

— Oh ! m'man, fait-il, tout à coup, achète-moi ç'ui-là !

Invitez vos dames !

Il y a, à Paris, une Académie internationale des auteurs et maîtres chorégraphes. On y a entendu, l'autre jour, une intéressante conférence sur la danse à travers les âges et sur ses avantages.

« L'art de la danse, a dit le conférencier, assure le développement rationnel de toutes les parties du corps ».

Il cite deux faits peu connus. Le capitaine Cook exigeait, paraît-il, de ses matelots, quelques heures de danse par jour et leur assurait ainsi une bonne constitution et une inaltérable bonne humeur.

En 1792, assure toujours le conférencier, la Convention avait eu la salutaire idée d'ouvrir, dans chaque caserne, une école de danse pour combattre la nostalgie.

Plus de présentations.

Enfin le conférencier annonce que « depuis que dans un récent congrès, les professeurs du monde entier ont décidé d'abolir les présentations dans la bonne société, cette coutume, aussi inutile que surannée, a été abandonnée. Cette réforme a été accueillie avec enthousiasme aux derniers bals des écoles de Saint-Cyr, Polytechnique et Centrale, où cette année l'absence des cérémonieuses présentations a procuré à toutes les jeunes filles le plaisir de danser fréquemment sans jamais faire tapisserie ».

LA RAFALE. — Ce soir a lieu, au Casino-Théâtre, la représentation par la troupe du Gymnase de Paris, du grand succès parisien actuel, la *Rafale*, de Bernstein. Cette pièce, dont l'auteur a surveillé les répétitions, aura sur notre scène une interprétation de tout premier ordre. MM. Franck et Montcharmont n'ont rien négligé pour que la mise en scène en soit des plus soignée. *Du côté féminin*, les **artistes du Gymnase** charmeront les spectateurs dans un ensemble parfait, car, en outre de l'interprétation, la grâce y présidera; on se délassera à la vue de l'élégance, du ton des toilettes de nos prepremiers faiseurs que portent les principales interprètes de la **Rafale**.

Les nombreuses personnes qui ont vu jouer l'hiver dernier l'œuvre très forte de Bernstein ne manqueront pas d'accourir au spectacle de choix qui leur est offert.

La location est ouverte.

Toutes les mères

qui désirent le développement sain et vigoureux de leurs enfants doivent se rappeler ces mots : *Café de malt Kathreiner !*

C'est dans tous les cas la boisson *la plus salutaire* et *la plus agréable pour les enfants*. Cuite avec le lait surtout, les enfants l'aiment *toujours autant*, tandis que le lait pur leur répugne bientôt.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
Ami Fatio, successeur.